



HIROMI KAWAKAMI

Le mikado de l'amour

Ne dirait-on pas un galet que l'on tient dans la main, ce livre qui est tout en courbes, lisse. De quelque manière que l'on s'emploie à le manipuler, il trouve chaque fois son aise

PAR FRANÇOIS SIMON

dans la paume. Notons d'entrée qu'il a obtenu le prix Tanizaki en 2001, louons sa traduction par Elisabeth Suetsugu.

Que sait-on d'Hiromi Kawakami ? Peu de chose. Elle est née à Tokyo en 1958. Elle accumule, lit-on au dos de la couverture, les prix littéraires. Va pour les récompenses. Sur les écrans électroniques, encore moins de renseignements à

son sujet. Si, tout juste un portrait qui permet de remarquer, chez la jeune femme le casque brun jailli des épaules, et un regard à deux voies : l'œil qui rêve, l'autre qui perce.

L'histoire est d'une simplicité désarmante. Le destin de Tsukiko ressemble à celui de beaucoup de Japonaises. La solitude dans la ville, la carafe de saké, la bière fraîche, le thé vert, la tête à la dérive, le cœur vide des célibataires. Et puis, un soir, elle croise dans un café son ancien professeur de japonais, veuf depuis de longues années. Ils ont une amie commune : cette solitude que l'on vient de souligner page 36 : « J'étais seule. Seule, je prenais le bus, seule, je déambu-

lais dans les rues. Seule encore, je faisais des courses, seule toujours, j'allais boire. »

Elle et lui s'apprivoisent dans le silence. Passent des soirées côte à côte sans se parler. Page 37 : « *Me retrouver dans le même bistrot que le maître sans que lui et moi*

tion dans l'expression du maître. »

On sent alors ces vies presque sèches (la troublante volatilité des vies au Japon) reprendre chair. Saisir la serviette (la passer de la main droite à la main gauche), porter à la bouche des sashimis, quelle affaire soudain...

L'écriture de Hiromi Kawakami se faufile idéalement dans la succession de petits tableaux.

Car son verbe est

poncé (le galet), pas poli mais elliptique. Le récit passe comme un vent tiède à travers une moustiquaire. Il y a là comme l'incantation d'une ritournelle. Une marelle. On saute du ciel à la terre, à cloche-pied, un verre de saké à la main ; le cœur meurtri cependant, à la fin, baigné de tant d'espoirs.

Les Années douces

de Hiromi Kawakami
traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu
Ed. Philippe Picquier, 229 p., 19 €.

Elle et lui s'apprivoisent dans le silence. Passent des soirées côte à côte sans se parler

échangions un seul regard, c'était l'équivalent du livre séparé du bandeau qui l'accompagne, qu'on aurait posé ailleurs, ça ne collait pas. »

Ce sont les choses de la nature qui les rapprocheront. La cueillette des champignons, les poussins achetés sur le marché, la fête des fleurs, les vingt-deux étoiles d'une nuit d'automne, le cri assourdi des oiseaux. Une douceur vaporeuse s'empare des deux êtres. Le principal événement ? Mais peut-on utiliser ce terme lorsque le pare-choc de la voiture heurte un parapet ?

Pourquoi alors s'enfoncer dans ce récit ? Parce que sans doute, il nous touche au plus profond de nous-mêmes : le bonheur est comme ces oiseaux de l'aube, un regard les cueille. Et de ce regard naît une poésie sensuelle qui vous emporte, et cela à force de lenteur, de délicatesse et d'observation. Page 152 : « *Et le maître a eu une furtive, oh, minuscule grimace. Si infime que personne ne pouvait s'en rendre compte. Mais, moi, je ne laisse plus échapper à ma vigilance la moindre modifica-*



Le récit d'Hiromi Kawakami passe comme un vent tiède à travers une moustiquaire. (DR.)